

des frères, plus grande que celle de Guillen pec, démontre que le récit a été altéré en vue du gros rire. Cependant le nom de Guillen pec et les deux lignes de la conclusion justifient le rapprochement que nous avons tenté avec la belle paresseuse.

Le conte des deux bossus se rattache à la même direction d'idée. Les bossus ne sont pas comptables de leur bosse, pas plus que les simples de leur simplicité. Il y a toujours infirmité, morale dans un cas, physique dans l'autre. Les puissances supérieures regardent en pitié le simple et le bossu, objet de moquerie pour les ignorants à qui le conte est chargé de donner la leçon.

25. LES DEUX BOSSUS.

Il y avait une fois une vieille sorcière qui fréquentait, comme elle devait, le sabbat. Dans son village vivaient deux bossus qui soupçonnaient son métier. Un jour, l'un d'eux lui dit : « Ne mentez pas, je sais que vous êtes sorcière, et je veux, une nuit, vous accompagner. » La vieille, après avoir dissimulé un peu d'abord, confessa enfin ce qu'elle était, et promit de conduire le bossu au sabbat. « Seulement, lui dit-elle, faites bien attention à ceci : Comme le président nous doit faire dire à tous le nom des jours de la semaine, vous les direz de cette façon : lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi et samedi ; mais vous ne prononcerez pas le nom du dimanche. » — « Fort bien, répondit le bossu. » La nuit du sabbat étant arrivée, tous les sorciers, rangés à la file, dirent l'un après l'autre les noms des jours de la semaine. Quand le tour du bossu fut venu, il dit : « Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi et samedi et dimanche. » — « Qui a parlé de dimanche ? » s'écrie le président. — « Monsieur, c'est ce bossu ! » disent les autres. — « Qu'on lui enlève sa bosse du dos. »

Le bossu s'en retourna chez lui fort satisfait. Son compagnon, à sa vue, s'étonne : « Comment, dit-il, par quel miracle t'es-tu fait ce bel homme ? » L'autre lui raconte son aventure et l'engage à la tenter. Le bossu s'en va chez la sorcière qui lui fait la même

recommandation et l'accompagne au sabbat. Son tour venu, il récite : « Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi et samedi et dimanche. » — « Qui a parlé de dimanche ? » dit encore le président. — « Monsieur, c'est ce bossu ; » disent les autres. — « Qu'on ajoute, dit le président, à sa bosse, celle de l'autre. » (1).
Le pauvre bossu s'en revient à la maison, avec double charge.

(1) Leçon de St-Jean-le-Vieux, 26. « Un jeune bossu de St-Jean aimait une fille d'un village voisin, qu'il devait épouser. Or, il lui était défendu par sa fiancée de lui faire visite le samedi soir, quoique ces soirs là soient réservés aux entretiens des amoureux. Il s'en attristait, soupçonnait que quelque intrigue avec un rival et s'inquiétait, si bien qu'un jour il voulut braver la consigne. Il se rendit chez sa fiancée, et ne la trouva pas. Il attendit longtemps et rentra chez lui, en proie à mille conjectures. Il revint le lendemain, et demanda à sa maîtresse où elle avait passé la nuit précédente. Après bien des hésitations, obligée enfin de dire la vérité, elle déclare qu'elle avait assisté à une réunion de sorciers. « Vous êtes donc sorcière ? » dit le jeune homme. — « Sans doute, et il ne dépend que de vous de le devenir. » — « Que me faut-il faire ? » — « Je vous introduirai dans le lieu des séances et lorsque le chef de l'assemblée vous ordonnera de faire l'appel(?), vous direz ainsi : Lundi, un ; mardi, deux ; mercredi, trois ; jeudi, quatre ; vendredi, cinq ; samedi, six. Arrêtez-vous là sans prononcer le nom du dimanche ». Il promet de suivre ces instructions. Arrivé au lieu du sabbat, le néophyte est placé dans un coin. La fiancée va trouver le chef et, au bout d'un moment, le bossu est invité à faire l'appel : — « Lundi, un, dit-il ; mardi, deux ; mercredi, trois ; jeudi, quatre ; vendredi, cinq ; samedi, six et dimanche sept. » A ce mot, il se fit dans la salle un tel tapage que le jeune homme regretta amèrement son imprudence.

Cependant le président l'appelle à ses pieds, et, voyant qu'il est bossu, s'écrie : « Qu'on lui enlève sa bosse et qu'on la pende à une pique. » Aussitôt la bosse est enlevée, la plaie guérie et le jeune homme se retira bien content de son voyage. Le lendemain, en effet, jour de dimanche, on le vit droit et effilé.

Cette guérison fit du bruit dans les environs. Tous les bossus vinrent s'informer comment elle avait été produite et si eux-mêmes trouveraient moyen de se débarrasser aussi de leur difformité. « La chose, disait l'autre, était possible ; mais coûterait mille écus. » Devant cette somme, les pauvres gens reculèrent ; un fils de famille seul accepta la condition. Il apprit ce qu'il fallait faire et fut admis dans la salle des réunions. On l'invita à

Il est inutile de demander pourquoi, des deux bossus, également fautifs, l'un est guéri, l'autre doublement puni. La moralité de la pièce a disparu, même dans une variante que nous reproduisons. Il n'en est pas ainsi dans les nombreux contes similaires, dont le plus élégamment tourné doit probablement beaucoup à Souvestre. Bénéad, dans la leçon bretonne, est un bossu de bonne humeur, serviable et vrai chrétien. Un soir il rencontre sur la lande les Korils chantant, et chantant toujours pour accompagner leur ronde, ces trois mots : *lundi, mardi, mercredi*. Les pauvres petits n'en savent pas davantage. Bénéad y ajoute les trois suivants : *jeudi, vendredi, samedi*. Les Korils, reconnaissants de l'addition qui fait un joli couplet, enlèvent sa bosse à Bénéad. Vient ensuite sur la lande Balibousik le jaloux, l'avaricieux, l'usurier qui croit bien faire en apprenant aux Korils un troisième vers : *et le dimanche aussi*. Mais la chanson boite et l'air ne va plus. Les nains furieux lui mettent sur le dos la bosse de Bénéad. Bénéad revient une seconde fois et complète le couplet : *voilà la semaine finie*. Les Korils sont enchantés et enrichissent Bénéad. (1)

Une version irlandaise reproduite par Croker, se rapproche beaucoup de la version bretonne pour la suite des incidents et offre la même moralité.

Si le conte basque est vulgaire et dépourvu de moralité, il le doit au changement du surnaturel. Selon toute probabilité, il ressemblait dans l'origine à ses similaires celtiques ; mais les

prononcer la formule de l'appel ; il nomme, comme l'autre, les six jours de la semaine, puis le dimanche. Le même tumulte se reproduit. Il est appelé devant le chef et condamné à prendre la bosse de l'autre, encore fichée au haut de la pique. Il fut, dès lors, bossu par devant, et bossu par derrière. »

(1) M. de la Villemorqué (Barzaz Breiz, *les Nains*) transcrit un chant populaire où se retrouve le couplet des Korils. Il s'y trouve un détail qui semble rattacher le couplet aux bossus. Volés par un tailleur, ils le menacent d'une danse *qui fera craquer son dos*.

souvenirs de la sorcellerie du xvii^e siècle ayant introduit le diable à la place des Lamignac, toute l'économie du récit a été modifiée. On chercherait d'ailleurs en vain dans le volumineux recueil de de Lancre rien qui ressemble à la formule de la chanson des esprits, ou à un mot d'ordre imposé aux initiés du sabbat.

M. Brueyre pense que la moralité du conte des deux bossus est celle qui est exprimée par les deux vers : (1)

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

Nous croyons être plus dans le vrai en mettant sous une même rubrique les quatre contes qui précèdent. Le soin que mettent les versions d'Irlande et de Bretagne à caractériser les deux bossus par des qualités excellentes ou des défauts graves n'a pas été pris en vain : les quatre contes disent une même chose : *les simples et les infirmes sont sous la protection divine.*

(1) *Contes populaires de la grande Bretagne*, p. 208.